

1

Sainte-Eulalie-sur-Aisne, 2011

Encore une journée de gâchée. La pluie coulait à seaux dans la ruelle sombre. Depuis deux jours, la ville isarienne essuyait un temps gris et froid, coupant comme un rasoir. Au milieu de l'averse marchait un homme qui, malgré la giboulée, n'était pas pressé de se mettre à l'abri.

Les mains dans les poches et un sac négligemment tenu en bandoulière, il s'attarda quelques secondes sous le déluge, observant les gouttes qui perçaient la lumière jaunâtre du lampadaire.

Sa curiosité satisfaite, il ouvrit la porte d'un vieil immeuble jouxtant une agence immobilière, puis monta cinq étages par un escalier délabré et sale.

Il pénétra dans son petit appartement, jeta son sac de cours trempé sur le sol avant de se laisser tomber sur son vieux canapé. Une cigarette roulée entre les lèvres, il reprit le cours de ses pensées que la soudaine averse avait coupé.

Encore une journée de gâchée. Je mène vraiment une vie de merde.

C'était une idée récurrente ces derniers temps. Objectivement, Clément se disait que le temps devait influencer ses pensées, et pourtant, quand il y réfléchissait... N'avait-il pas en réalité mal supporté de se retrouver tout seul dans *son* appartement ? La première année de faculté restait dans l'ensemble un bon souvenir.

Beaucoup de ses amis se trouvaient dans la même université, et, tous les soirs, les fêtes qu'ils organisaient l'empêchaient de réfléchir à sa propre condition. Une année assez sympa, si on la considérait à deux fois.

Une vie de débauche, certes, où l'alcool coulait à flots et les joints tournaient et retournaient dans une ronde de nuées célestes ; mais une année agréable, néanmoins, où les pensées étaient masquées par des substituts de bonheur qui détruisaient le foie et rasaient les neurones.

La seconde année, bien qu'assez plaisante, donnait cependant une impression de déjà-vu. Les soirées se ressemblaient, mais les visages qui les peuplaient s'étaient raréfiés. La plupart des amis de Clément avaient échoué leur première expérience universitaire et s'étaient lancés dans d'autres voies aussi diverses les unes que les autres. Clément, quant à lui, avait réussi ses examens de lettres modernes sans trop de difficultés, parvenant à concilier le travail avec les plaisirs de la débauche que connaissait tout étudiant.

Mais cette dernière année de licence avait un goût amer. Une vague de sérieux submergeait ses collègues de classe qui passaient la majeure partie de leur temps libre dans des livres aux titres effrayants.

Cette année puait l'année de transition, et il détestait cette odeur.

Pour chasser cette idée dérangeante, il se leva, cigarette à la main, puis s'installa devant son PC qui

ronronnait comme un chat complaisant. Personne n'était connecté. Il navigua alors quelques minutes sur le Web à la recherche de tout et de rien, allant de-ci de-là, puis il prépara une liste de morceaux de musique, décapsula une bière et s'installa sur le canapé.

Ma vie craint décidément, pensa-t-il en rallumant sa cigarette qui s'était éteinte. Ma vie craint même carrément. Mais est-ce ma faute ?

Il avala une gorgée de sa bière, aspira une bouffée de fumée, puis, la tête en arrière, la recracha en rond au-dessus de lui. Ses pensées reprurent leur cours : *D'un côté, oui, c'est ma faute. Je suis responsable de mes propres actes. C'est moi qui ai choisi cette voie qui ne mène nulle part et c'est moi qui passe mon temps à fumer et à m'enivrer après tout...*

Il but une nouvelle gorgée.

D'un autre côté, la société dans laquelle on vit craint aussi carrément. Si les politiciens n'étaient pas tous aussi pourris, ma vie ne le serait peut-être pas, elle non plus.

Grisé par l'alcool, il éclata soudain de rire en secouant la tête. Puis, un sourire aux lèvres, il se leva sur le rythme de la musique reggae qui résonnait dans la pièce. Son pied heurta la bouteille de bière qui chancela sans se renverser.

— Clément, fit-il alors à haute voix. Tu es vraiment pitoyable. Tu te rends compte que tu en arrives à mettre sur le dos des politiciens la propre nullité de ta vie ? Là, on peut dire que tu es parvenu au fin fond du néant intellectuel.

Il resta silencieux quelques instants, réfléchissant à ses dernières paroles, puis il vida d'un trait le reste de sa bière et partit dans un nouvel éclat de rire. Combien

de fois s'était-il posé ce type de questions cette année ? Il avait l'impression que chaque seconde lui rappelait l'inutilité de son existence. Et pourtant, il ne parvenait pas à mettre le doigt sur ses réels besoins. Peut-être lui manquait-il seulement une once de nouveauté, un soupçon de changement.

Les vagues apaisantes de l'alcool s'abattirent de nouveau sur lui. Il adorait cette sensation où la réalité côtoyait un univers à la limite du surréel, où les formes aussi bien que les idées se brouillaient pour ne former qu'un magma sans cohérence.

D'une main mal assurée, il posa le cadavre de la bière à côté de son PC et tapa avec difficulté quelques mots sur le clavier. Il se sentait bien. L'alcool noyait ses déprimes passagères et lui procurait toujours une excitation étrange, incontrôlable, qui le poussait à mettre son corps en action. Il n'aurait pu compter le nombre d'heures passées devant son écran, à parcourir les sites comme autant de pages d'un roman virtuel. Une fois ses capacités intellectuelles pleinement rétablies, il se maudirait d'une pareille perte de temps. Mais de tels raisonnements disparaissaient sous le joug de l'alcool.

Ce fut alors qu'il crut entendre frapper à la porte. Il baissa le volume de la musique et tendit l'oreille. Quelques secondes plus tard, les coups se répétèrent discrètement, comme un chien grattant le mur de sa patte. Il se leva, moitié irrité, moitié surpris par cette visite tardive. Une heure du matin. Il n'attendait personne. Ses amis avaient d'autres projets pour la soirée, et ses voisins, tous des couche-tôt d'un ennui sans nom, ne l'auraient sans doute pas dérangé à cette heure avancée de la nuit.

Il jeta un coup d'œil par l'œilleton. Un homme de dos, les cheveux châtains, sales et mouillés, attendait

devant la porte. Son blouson de cuir noir luisait sous la lumière blafarde du couloir.

— Qui est-ce ? demanda Clément.

L'homme se retourna, et Clément ne put s'empêcher de reculer et de pousser un petit cri stupéfait.

— S'il vous plaît, fit alors une voix de l'autre côté de la porte, si faiblement qu'on la distinguait à peine. S'il vous plaît, je vous en supplie...

Clément déglutit. Il hésitait à regarder de nouveau dans le judas, comme si l'image pouvait lui arracher l'œil. Quelque chose dans ce visage le rendait terriblement mal à l'aise.

— S'il vous plaît..., la porte..., je vous en prie...

L'étudiant sentait son sang battre à ses tempes. L'alcool engourdisait encore ses pensées. Il ignorait si la lentille déformante du judas, associée à l'excès d'alcool, avait exacerbé son imagination ou si seuls les traits de ce visage anormalement vide d'émotion avaient provoqué cette panique incontrôlable.

Ce regard l'avait heurté plus violemment qu'un coup de poing, le touchant directement à l'âme. C'était comme si la folie était directement venue frapper à sa porte. Le début d'un poème de Thomas Stern Eliot traversa soudainement son esprit : « *Les yeux ne sont pas ici, il n'y a pas d'yeux ici.* » L'homme semblait vide, complètement creux. Des yeux déments et, derrière, rien, « une caboche vide ».

Clément secoua la tête.

Arrête, tu délires complètement. Ce mec est paumé, ouvre-lui.

Pourtant, il ne bougea pas. Derrière la porte, la voix continuait de psalmodier des supplications de son timbre nasillard. Le garçon observait l'entrée, s'attendant

presque à voir l'individu passer à travers. Les murmures devinrent indistincts et s'accompagnèrent soudain de grattements.

— La porte..., vous plaît..., pitié...

Tétanisé par cette scène irréelle, Clément ne bougeait plus. Des grattements encore, puis des suppliques. Et soudain un coup violent qui le fit sursauter. Les battements de son cœur accélérèrent.

— Ouvrez-moi !

L'intensité de la voix augmentait, mais le ton demeurait le même : nerveux et suppliant. Clément respira lentement, puis jeta un nouveau coup d'œil dans le judas.

Un hurlement retentit alors dans le couloir.

Le cri lui glaça le sang, et la scène qui s'ensuivit resta à jamais gravée dans sa mémoire. Le regard dément de l'homme avait pénétré l'étroite fissure pour se réfugier directement dans son esprit, le regard de la folie enlisée dans la terreur.

L'homme se débattait dans le vide, cherchant à échapper à une menace invisible. À ses regards affolés se joignaient des halètements craintifs semblables à ceux d'une bête prise au piège. Puis, ses mouvements stoppèrent aussi soudainement qu'ils étaient apparus. Devenu malgré lui le témoin oculaire d'une scène abominable qui peuplerait ses nuits de cauchemars, Clément, paralysé par la peur, ne pouvait s'écartier de la porte.

L'homme se figea. Son blouson se soulevait à chacune de ses inspirations, et ses doigts s'ouvraient et se fermaient convulsivement sous l'effet de la peur. Ses yeux, fixés sur l'escalier, étaient terrifiés, comme s'ils redoutaient de voir apparaître un monstre. Puis, ses pupilles se dilatèrent, sa bouche s'ouvrit en un rictus abominable pour pousser un cri qui jamais ne sortit.

Il empoigna la rambarde et se jeta dans le vide.

Il y eut une affreuse explosion au rez-de-chaussée, suivie quelques secondes plus tard par des battements de portes et des cris de femmes. Clément restait stoïque, en état de choc.

N'avait-il pas cru apercevoir derrière l'homme... ?

Trop déboussolé pour parvenir à reconstituer dans son intégralité la scène atroce qui venait de se jouer devant lui, il s'éloigna de la porte, le regard vide. Son cœur tambourinait tellement qu'un battement trop violent semblait pouvoir lui percer la poitrine.

Au bout de quelques minutes de cette angoisse mutique, alors que le tohu-bohu au rez-de-chaussée battait son plein et que les sirènes des secours tempêtaient dans le lointain, Clément parvint lentement à se déplacer jusqu'à la cuisine.

Il ouvrit la porte du frigo, mais renonça à la dernière bière.

Il avait besoin d'un alcool plus fort.